

La Tonta

PERSONNE, à Penas-Altas, personne ne se souvenait plus du nom que Mercédès Guipurra avait reçu au saint baptême. On ne la connaissait que sous un sobriquet qui lui venait de l'école, un vilain sobriquet vraiment : la Tonta... l'idiote !...

C'étaient ses camarades qui le lui avaient donné parce qu'elle n'avait jamais pu rien apprendre d'autre que l'*Ave Maria*, et qu'elle était simple en ses paroles, en ses manières, en ses actes... simple de pensées, simple de cœur. Chez nous, on l'aurait appelée l'innocente. Là-bas, on la surnommait la Tonta. Et c'était resté.

Le nom fatidique l'avait accompagnée tout le long de son existence, écartant d'elle les amoureux. Elle atteignait maintenant la trentaine, jolie encore de tout le charme d'une jeunesse préservée, jolie surtout par la clarté des yeux, qui semblaient méditer sans cesse un grand rêve trop doux pour ce monde. D'être seule ici-bas, sans tendresse et sans amitiés, l'avait peu à peu repliée sur elle-même. Elle était comme ces roses trop serrées dans le fouillis des feuillages, et qui meurent sans s'épanouir, étouffées par l'excès de leur parfum plutôt que par l'étreinte extérieure. C'est ainsi que parfois la Tonta devenait pâle comme si elle allait défaillir, et rejetant sa tête en arrière envoyait au ciel son regard pathétique, son sourire tendre et ses tremblants soupirs.

Elle gagnait sa vie en faisant des lessives, et c'était le génie familial de la petite rivière aux ondes pures. Ses journées s'écoulaient là comme le courant lui-même, sans heurts et sans rides. L'air était plein de l'odeur des herbes d'eau où dominait la menthe, et les aulnes faisaient de l'ombre : une ombre légère, frivole et dansante, plus vivante et plus chaude tout de même que celle des peupliers. La Tonta avait fini par connaître toutes les familles de libellules, depuis les grosses rapides qui ont des ailes irisées, un corps de jade et de turquoise, jusqu'à ces petites presque diaphanes qui tremblent au bout des joncs et sont toutes vertes ou toutes noires. Elle avait fini par savoir les mystérieuses métamorphoses des larves, des bourgeons et des grenouilles. Le livre qu'elle feuilletait là était plus intéressant que tous ceux de l'école, et peut-être n'aurait-on pas eu à l'appeler Tonta, si jadis on était venu lui faire la classe ici...

Le soir elle remontait au village : Penas-Altas, sur la hauteur, étageait la symphonie rouge et blanche de ses maisons, dont chacune s'enorgueillissait au moins d'en figurer ou d'une treille, d'un pot de géraniums ou d'œillets panachés. La Tonta passait par les ruelles, et ployée sous le fardeau du linge humide elle entendait parfois quelqu'un chanter, machinalement, sans malice et par une simple association d'idées :

*Tonta, tu, tonta tu madre,
Tontas tu hermana y tu tia ;
Como quieres que te quieran
Si eres de la tontería?*

Hélas ! oui : comment voulait-elle qu'on l'aimât, puisqu'elle était " de la bêtisse " ?

* * *

La Tonta lavait au-dessus du gué de San-Tomaso. Le printemps fleurissait les sureaux. Les feuilles neuves des aulnes étaient encore toutes vernies de jeune gomme, et il y avait un carrousel d'hirondelles au milieu des vols de moustiques dorés. Le ciel était doux, l'eau tiède.

Sur la rive en face, il y eut dans le lointain une chanson de sonnaillles qui se rapprocha vivement. La Tonta ne redressa pas la tête : ce devait être un muletier comme il en passait souvent, franchissant le gué pour aller vendre à Penas-Altas de l'huile, du vin ou des fromages de brebis : quand les mules chargées d'outres et de couffins avaient traversé l'eau, celle-ci semblait filer plus vite, comme honteuse d'être salie...

— Hé... la fille !... c'est bien par là qu'il faut passer pour aller à Penas-Altas ?...

La Tonta tressaillit, et, se redressant, montra sa figure toute rose d'être restée longtemps penchée. Sur l'autre rive le muletier la regardait.

C'était un grand et solide garçon dont les cheveux noirs crépaient sous le chapeau de feutre. Il menait trois mules, mais il lui fallait la première pour lui tout seul, car il était installé comme un pacha sur la selle haute dont les clous de cuivre brillaient. Les autres portaient des ballots d'étoffes. Et toutes, harnachées de pompons de laine et de clochettes, faisaient grand effet au soleil. La Tonta vit cela d'un coup d'œil.

— Oui, c'est par ici, répondit-elle.

— Merci. Hue, Capitana !...

Les mules, parmi des gerbes d'éclaboussures, entrèrent dans le gué. L'homme leur parlait d'une voix amicale.

— Allez, Zapatera !... Courage, Parolita !...

Et elles avançaient, encensant le soleil de leur tête balancée, faisant un grand bruit d'eau et de cloches dont les hirondelles et les grenouilles s'affolaient.

Tout à coup, Parolita broncha, fit un écart, puis boita dans les deux enjambées qui lui restaient à faire pour gagner la rive.

— Oh ! cria la Tonta : elle s'est blessée !...

L'homme avait sauté à bas de la Capitana qui, mouillée, prise d'un brusque frisson, restait tremblante sur la berge. Un pied dans l'eau, il tirait la Parolita et jurait entre ses dents. Quand la bête fut sur l'herbe, le muletier et la lavandière accourue virent qu'elle avait une entaille au-dessus du sabot. Le sang coulait en un mince petit filet pourpre.